

Alain Gurly

La Clède de la Jeune Morte

Roman policier cévenol

2008

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc

- "Les Contes d'un Duganel" en 1994 (Impr. Marès - Alès) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre "Contes Cévenols"

"Les Carnets du Rébousié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)

- "Les Contes du Piquetache" en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre "Vieilles Histoires Cévenoles"

- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)

- "Les Nouveaux Carnets d'un Rébousié" (2007 - Ecrits d'Oc)

- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 – Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir :

Les enquêtes de Phino le Berger :

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir.(2008- Ecrits d'Oc)

Poésie :

A reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en 2005. A été nommé dans plusieurs autres concours, dont celui de Lyon et celui de Sète.

Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « A l'Est d'Octobre » (2007)

- « Cévennes toujours » (2008)

- « Les Antiques » (2009)

- « Nostalgie » (2009)

Sur Internet : Site littéraire et poétique :
<http://versamoi.free.fr>

DÉDICACE

*A la mémoire d'Eugénie Tabusse,
ma Junie, cette incomparable conteuse d'histoires.
De la part du Dévore-Christien, soixante ans après.
En souvenir ému.*

REMERCIEMENTS

Mes remerciements chaleureux à J.P Etienne et R. Roux.

A.G

Avertissement

Les lieux et les personnages sont fictifs. Tout est entièrement imaginé.

Préface

C'est avec un grand plaisir mêlé d'un sentiment d'amitié fraternelle que j'ai souscrit à la demande de mon ami Alain Gurly d'écrire la préface de ce livre.

Premier roman policier de l'écrivain cévenol avec lequel j'ai fait un bon bout de chemin au collège Léo Larguier de La Grand-Combe où nous étions tous deux enseignants. Que de moments d'échanges fructueux avons nous partagés ensemble au centre de documentation et d'information (CDI) de l'établissement dont il avait la responsabilité ! Sa passion d'écrire mais aussi son talent je les ai découverts d'abord à travers ses « *Réboussiés* ». J'avais la primeur de ces pamphlets, reflets de l'actualité, frappés du bon sens, avant leur publication dans un hebdomadaire local dont se délectaient les lecteurs. Son premier ouvrage « *Adieu ma Cévenne* » n'est autre qu'un long chant d'amour à cette terre cévenole, berceau de ses ancêtres qui l'a vu naître. Et cet amour du pays natal on le retrouve dans « *Les contes du Duganel* », « *Les contes du Piquetache* », avec la même plume, alerte, pleine d'humour, émaillée d'expressions locales, en lenga nostro... Un parfum du terroir empreint d'une suave sensibilité.

Historien de formation, Alain Gurly s'est attaché à écrire « *L'histoire de La Grand-Combe* », à travers l'exploitation du charbon, mémoire édité en 2006. Passionné par notre langue d'Oc qu'il pratique et dont il se plaît à utiliser de savoureuses expressions dans ses écrits, Alain, vient de publier une anthologie des « *Poètes et écrivains cévenols de langue occitane* ».

Mais là ne s'arrête pas sa plume.

Un poète nous est né sur cette terre cévenole avec Alain, auteur de nombreux poèmes, cris du cœur et reflets d'une belle âme dans le halo d'une secrète modestie, couronnés dans de nombreux concours.

Et voilà que notre ami vient d'exercer ses talents d'écrivain dans un nouveau genre : le roman policier avec « *La cléde de la jeune morte* ». Le cadre ? Ses chères Cévennes qui servent encore et toujours de toile de fond à ses écrits. Les personnages s'ils sont fictifs, n'en restent pas moins typiques de la vie d'autrefois dans notre région, celle que menaient les Cévenols dans nos montagnes. Existence laborieuse sur une terre rude et ingrate, faite de peu, où le châtaignier, arbre nourricier tenait une grande place et où un sou était un sou.

Le papé Bertet, du mas des Brusses, sa petite fille Adeline, orpheline, seule héritière d'un patrimoine ancestral. Un drame sordide lié à la possession de la terre. Une histoire d'amour aussi et de rivalité dans le contexte de la guerre de 14-18, et de ses séquelles dont fut victime l'un des personnages clés du roman, Lucien. Cadre d'une vie de famille que l'on qualifierait de nos jours de « recomposée » avec le chef, Le Tave, sa seconde épouse, La Tougne, habitée par la haine, leur fils abruti et demeuré, Tonin. La découverte du drame dans la cléde et l'enquête qui va suivre mettront en scène, Augustin Pignon, inspecteur de police, dit Gustin. C'est l'homme de terrain, Cévenol de souche, neveu de Phino, vieux berger célibataire, habitant le mas des Esclapes. Gustin avec son flair, sa connaissance des lieux et l'aide de son oncle va réussir à dénouer l'écheveau complexe de l'affaire et élucider le drame.

Je vous laisse le soin, cher lecteur, de vous plonger dans ce roman ancré au milieu des serres, des valats, des faïsses et des ruisseaux. Paysage éternel de la Cévenne dépeint avec l'incomparable talent de mon ami Alain.

Roger ROUX (Août 2008)

PROLOGUE

Il y a, tout là-haut sur le serre, à vol d'oiseau entre Alès et Florac, une montagne dont l'arête longue et sévère s'élève contre le ciel, comme une barrière. Cette crête est battue par les vents. C'est le vent du Nord, quand souffle le Mistral dans la vallée du Rhône que l'on devine dans les brumes à l'horizon. Mais c'est aussi le vent marin qui vient de la Méditerranée. Il s'agit de la Montagne de la Vieille Morte.

Autrefois, vers 1900, 1905, et bien avant la guerre de 14, c'était une montagne à pâturage, à chèvres et à moutons. Les drailles d'alors, où transhumaient les moutons vers les estives de l'Aigoual ou du Lozère ou même du Bougès, résonnaient des sonnailles de ces troupeaux bariolés. Les pentes y sont revêtues encore des derniers châtaigniers cévenols, mais à cette époque, il y a une centaine d'années, la châtaigneraie couvrait plus largement les serres. On y trouvait aussi de nombreux mûriers, vestiges du temps des vers à soie. À l'automne, les faïsses, très soigneusement entretenues, recueillaient au sein des feuillées tombées, les châtaignes de l'arbre à pain cévenol.

Et puis, les clèdes se mettaient à fumer pour sécher les châtaignes. C'était la vie de tous les jours, rythmée par les cycles sereins des saisons de la terre.

On élevait des porcs pour mettre du lard dans la soupe faite de ces quelques légumes que l'on cultivait avec soin dans le lit des valats afin d'avoir l'eau nécessaire à l'arrosage. Et sur les replats ensoleillés poussaient les plants d'une vigne sauvage, quelques treilles de clinton, de jacquet, aux raisins minuscules, que l'on récoltait pieusement en septembre pour en faire des cuvées rustiques d'un vin acide et noir comme les ailes des corbeaux.

De l'autre côté de cette crête austère qui monte la garde entre plusieurs vallées, il y a un serre anonyme et presque désert, où les mas sont très rares. Un seul *valat*¹ y coule. Une seule voie s'y engage, une route sinueuse et maintenant vaguement goudronnée. Pas tout, ça coûte trop cher. On a bitumé seulement les deux bandes de roulement pour les pneus des voitures. Vers 1905 c'était une route en terre, prévue pour laisser passer une charrette ou une jardinière. Pas plus.

Cette route descendait lentement vers la vallée de la rivière et l'on trouvait, le long des berges, des prairies et des cultures potagères. Comme les étés sont très chauds au fond de ces valats et de cette vallée, on trouvait des ceps de vigne plantés en rangs serrés. Cela donnait un

¹ Ruisseau

avant goût de la Prairie, la plaine maraîchère du Gardon à Alès.

Maintenant, c'est un vieux serre et une vallée ancestrale où l'on trouve toujours, outre des empreintes fossiles de dinosaures, de nombreux vestiges d'une occupation humaine très ancienne. En particulier des drailles nostalgiques de ce temps passé, où ne résonnent plus aujourd'hui que les pas de quelques randonneurs et les battues des chasseurs.

C'est là, au milieu des genêts, des bruyères et des forêts d'arbousiers, qu'il y a encore deux ou trois lustres, on trouvait, sur le flanc du valat à mi-pente, une vieille clède² à demi ruinée. Tous les anciens la connaissaient, au moins de nom.

C'était la clède de la Jeune Morte. Pourquoi ce nom ? Parce que, de là, sans doute, on voit les cimes de la Vieille Morte. Ce n'est certes pas une explication suffisante. Mais pourquoi alors cette mystérieuse Jeune Morte ?

C'est en effet l'histoire que voici.

² Petite construction destinée à sécher les châtaignes. On en trouvait partout à l'époque, dans la montagne cévenole.

Bertet



Le papé Bertet des Brusses, Albert Plagnol de son vrai nom, allait sur ses quatre-vingts ans au début du siècle dernier. Il était veuf depuis longtemps, sec comme un *brus*³ et vivait de ses rentes. C'était un propriétaire foncier, enfin disons qu'il possédait en propre un grand mas avec des dépendances et deux ou trois hectares de terres, en partie arables, près du lit du ruisseau. Il y avait aussi une belle châtaigneraie et quelques prés, pâture ordinaire de ses troupeaux de chèvres et de moutons. Ajoutons à ces richesses des restes de plantations de mûriers et une magnanerie désaffectée par la crise du ver à soie.

Il possédait en permanence une demi-douzaine de porcs, qu'on saignait vers les vendanges. Comme tout le monde d'ailleurs, le Bertet avait planté, cinquante ans avant, de vastes treilles de clinton et d'œillades sur les bords du ruisseau. Tout cela fournissait, dans la cave du mas, une cuvée de ce vin acide qui faisait la joie de nos ancêtres, du temps où on ne connaissait pas dans nos montagnes, ni vin de Bordeaux, ni engrais ou pesticides... Le mas lui-même était composé de plusieurs corps de bâtiments. Les ancêtres du Bertet les

³ Bruyère

avaient ajoutés au fur et à mesure de leurs besoins et de leurs finances. C'était au cours du XVIII^e siècle que les Plagnol avaient fait fortune. Ils s'étaient enrichis avec le ver à soie. Et, dans les montagnes cévenoles, un petit avoir suffisait à faire de vous un Crésus.

Le fil de soie leur avait permis d'acquérir une certaine aisance et une solide propriété foncière. Dans un pays et un terroir où la terre était rude et austère, cela n'était pas sans mérite.

La vieille demeure reflétait le pays dans sa structure, sa construction et ses matériaux. La pierre y régnait partout. Le grès dans les murailles, la lauze sur le toit. Le grès était encore la roche la plus courante sur le flanc de ce serre. On était à la limite de la Basse Cévenne gréseuse et de la Haute Cévenne schisteuse et granitique, où la charpente de la terre semble pointer sous l'écorce des faïsses une ossature dure et inébranlable de pierres indestructibles.

Les anciens avaient extrait cette pierre sans rechigner à la tâche, avec ténacité et avec ferveur. Ils en avaient construit le logis familial. Et cette construction ressemblait tellement à ce sol qu'elle se fondait dans le paysage.

A l'aplomb d'une barre de schistes gris pailletés de micas et à quelques dizaines de mètres, le mas avait pris racine. Une source surgissait au bas de cette falaise torturée. Une source qui, de mémoire de Plagnol, n'avait jamais

tari. L'eau y était toujours abondante et fraîche, même durant les étés de canicule. Cette source s'écoulait vers une vasque qui servait aussi d'abreuvoir. Puis, par une longue rigole courant le long de la *calade*⁴, elle dégringolait en cascade jusqu'au ruisseau.

⁴ Espèce de sentier très pentu et empierré entre les bancels qui servait à la fois de passage et d'écoulement pour l'eau de pluie.

Si on avait pu, à cette époque, survoler le mas et ses environs à vol d'oiseau, on aurait vu facilement l'aménagement intelligent de cette terre rude et ingrate, tel que savaient si bien le faire, par un long atavisme, les vieux cévenols.

Le mas, nous l'avons dit, avait été installé près d'une source, à une exposition très ensoleillée vers le levant. L'été, le soleil frappait sur la vieille demeure jusque vers quatre heures du soir. Puis, la barre schisteuse, couronnée de châtaigniers, couvrait de son ombre les habitants du mas, en ces heures de la soirée où les rayons du soleil se font à la fois plus lourds et plus torrides. Les hivers, lorsque la gelée restait longtemps dans les valats et que les chandelles de glace ne fondaient pas de la journée aux ombres des serres ou aux bords des ruisseaux, le mas, lui, resplendissait de soleil dès les premières lueurs du jour.

La bâtisse, massive, montrait un appareil de lourdes pierres de grès, grossièrement taillées, mais avec soin et ajustées de main de maître. Ces artistes de la pierre sèche ne laissaient jamais rien au hasard en aboutant chacune des pierres. C'est pourquoi ces constructions d'un autre âge défient longuement les années et les siècles, même lorsque elles sont laissées sans soin aux outrages des intempéries. Les murs étaient épais, de quatre vingt centimètres à un mètre d'épaisseur. Ils isolaient la demeure du froid et du chaud. En revanche, lorsque froid ou chaud avait envahi les pièces, il leur était aussi difficile d'en sortir !

En 1908, le vieux mas des Brusses avait acquis une longue patine. Les pierres de grés

étaient revêtues de taches, de mousses, de rayures. On voyait se dessiner sur les façades une certaine usure du temps, et les graminées arrivaient à pousser dans les interstices de la pierre sans que cela nuise à la solidité de la bâtisse.

Le corps principal était constitué par la demeure du maître en personne. C'était un long rectangle massif et imposant, percé de fenêtres à volets en bois de châtaignier, faits à la main, évidemment. A gauche de cette façade, on voyait une construction plus modeste autrefois utilisée pour élever les vers à soie. Elle servait maintenant, après avoir reçu un aménagement sommaire, à loger le couple d'ouvriers agricoles que le Bertet avait embauché après la mort de son épouse, lorsqu'il avait été incapable de faire face tout seul aux travaux du mas. Il y avait déjà longtemps.

À droite, une autre grande construction disposée longitudinalement par rapport au reste du bâtiment, servait d'étable pour les chèvres et les brebis.

Les toitures, grises et brillantes, étaient de schiste. C'était une lauze grossière et épaisse, tenue par de longs clous de fer... Cela pesait un poids de plomb, mais l'énorme charpente de bois de châtaignier soutenait sans faiblir cette charge colossale. Le bois, coupé à la « bonne lune », n'hébergeait jamais de ces parasites dévoreurs

dont notre ère moderne est envahie. Le bois de châtaignier, au fil des années, devenait dur et dense comme une poutre de fer.

Sur le toit trônait une immense et massive cheminée cévenole, entourée de plusieurs autres de taille beaucoup plus réduite.

Cet ensemble majestueux couronnait une véritable pyramide de faïsses qui montaient, en gradins discontinus, depuis les près et les jardins situés au bas de la pente, près du ruisseau, jusqu'à la cour devant le mas. Sur le côté gauche, creusée légèrement en contrebas, se trouvait l'aire où l'on battait au fléau l'orge, le seigle et un peu de blé dur. L'aire était entièrement dallée de grandes lauzes soigneusement enfoncées et ajustées dans le sol. On accédait au mas et à cet espace, où charrettes et chariots pouvaient tourner, par un sentier en terre sèche qui montait en lacets depuis le ruisseau. Le petit cours d'eau était traversé grâce à un petit pont de bois. Ce sentier, que l'on appelait route, venait de la grand route en contrebas, le long de la rivière, par laquelle on pouvait accéder aux capitales, Alès, Anduze... ou bien plus loin encore, Nîmes.

Le petit pont de bois était emporté régulièrement par les crues du ruisseau qui, saisi de colères soudaines lors des automnes finissants, arrachait tout sur son passage. Alors, les paysans du coin venaient, avec leurs scies,

leurs haches, leurs marteaux et leurs clous de charpentier, pour refaire le pont. C'était l'occasion d'une journée de ripaille au mas des Brusses, car le vieux Bertet n'était pas chiche avec les honnêtes travailleurs.

Le logis principal, demeure du maître, était vaste. La grande bâtisse de pierre était donc constituée de plusieurs corps de logis. Il y avait une grande salle basse de séjour où l'on accédait tout d'abord. Il s'y trouvait, à droite en rentrant, une énorme cheminée dont le linteau noueux en bois de châtaignier était patiné par les ans et la fumée. On pouvait enfourner sous son manteau un tronc d'arbre tout entier. Face à cette cheminée, à gauche en entrant, partait un couloir sombre par lequel on arrivait aux chambres. Celles-ci, au nombre de quatre, étaient toutes munies d'une cheminée plus modeste.

La première pièce à droite de l'entrée du couloir était une cuisine de dimension imposante. Il y avait là un énorme fourneau dont la femme du Tave faisait son usage quotidien. On y brûlait indifféremment bois ou charbon.

Le Bertet tenait à ce que ce couple mange à la table commune du mas, avec lui, avec les enfants, et la Tougne cuisinait pour tout le monde.

Le papé était seul héritier du domaine, car dans les familles terriennes cévenoles, comme

dans beaucoup d'autres, on restreignait volontiers le nombre des héritiers afin de ne pas dépecer la propriété lors des héritages successifs.

Or, lorsque sonnèrent ses quatre-vingts ans, il advint que le Bertet se trouva dépourvu d'héritier mâle. Son seul fils s'était marié avec une sans-le-sou, comme il disait, et ces deux niais s'étaient empoisonnés avec un plat de *pissagots*⁵, à moins que ce ne fussent des amanites, un comble pour des cévenols de pure souche. Le Bertet leur en avait voulu et leur en voulait toujours. Est-ce qu'on compte avaler n'importe quoi quand on ramasse des champignons ? Je vous demande un peu ? On ne mange que ceux qu'on connaît bien. Point. Mais ces deux là étaient des esprits modernes. Bref, des fantaisistes. Ils n'avaient eu que ce qu'ils méritaient.

Ils lui avaient laissé tout de même (on ne fait pas que des bêtises dans la vie), une fort belle petite fille : l'Adeline. Le vieillard n'avait d'yeux que pour elle. Elle était à la fois son espoir et son souci. Il espérait qu'elle trouverait un bon mari plus tard et que ce futur petit gendre là serait alors un maître capable de faire prospérer le domaine.

Car, en Cévennes, au début du XX^e siècle, il n'était pas question pour une femme de gérer des biens et de régner sur une propriété. Cette

⁵ Cèpe rouge, dit « bolet satan »

coutume ne souffrait quasiment pas d'exception. Pourtant le Bertet savait qu'il ne serait plus là pour régler cette question essentielle. Il avait longuement ruminé dans sa tête cette affaire capitale tout au long de ses nuits sans sommeil. À la longue, il avait fini par mettre au point une solution qui, faute de mieux, lui paraissait être la meilleure...

Le vieillard ne s'était confié à personne. Ce n'était pas dans ses habitudes de discuter de choses sérieuses avec quiconque et surtout de ses affaires privées, mais il était bien décidé à mettre toutes les chances de son côté.